

International Review of Community Development Revue internationale d'action communautaire



La sociologie et le vécu Sociology and real-life experience La sociología y la vivencia

Vincent de Gaulejac

Numéro 27 (67), printemps 1992

L'individu, l'affectif et le social

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033849ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033849ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Gaulejac, V. (1992). La sociologie et le vécu. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (27), 15–20. <https://doi.org/10.7202/1033849ar>

Résumé de l'article

La sociologie s'est construite « contre » la psychologie et a eu tendance à abandonner au psychologue le singulier, l'affectif, l'existentiel. La sociologie clinique travaille sur des objets comme la souffrance sociale, l'amour, les conflits d'identité, la santé mentale, objets complexes qui sont à l'articulation du psychique et du social. La connaissance de ces processus d'articulation a des conséquences théoriques et méthodologiques : il s'agit de combiner l'analyse objective tout en prenant en compte la subjectivité des acteurs, en évitant le double piège du « vécu sans concept » et du « concept sans vie ».

La sociologie et le vécu

Vincent de Gaulejac

« La sociologie était un refuge contre le vécu... Il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre que le refus de l'existential était un piège... Que la sociologie s'est constituée contre le singulier, le personnel, l'existential... » Ces propos sont de Pierre Bourdieu. Je dois avouer mon étonnement lorsque je l'ai entendu, en octobre 1991, à un colloque sur la pauvreté, constater l'incapacité du sociologue d'interroger certaines souffrances sociales.

Ma surprise fut associée à du contentement : enfin, un des représentants les plus engagés de la sociologie pure et dure notait avec force la mutilation intellectuelle et théorique qu'engendre le refus de prendre en compte « le vécu ».

Ce refus a entraîné un certain nombre de conséquences. La sociologie a considéré, pendant longtemps, qu'un certain nombre d'objets n'étaient pas de son ressort : l'amour, l'idéalité, les émo-

tions, la souffrance psychique etc., laissant cela aux anthropologues, aux psychologues et aux littéraires. Et lorsque tel ou tel sociologue « s'abattait » sur ces questions, il était considéré soit comme un transfuge, donc comme un suspect, soit comme un impuissant puisque ses méthodes étaient inadéquates pour cerner ces objets. Les propos qui suivent ont pour ambition d'indiquer quelques pistes pour construire une sociologie qui prenne en compte l'existential.

Le social préexiste au psychique

Après beaucoup d'autres Moscovici a montré, dans *La Machine à faire des dieux* (1988), comment Durkheim avait lutté pour « arracher » la suprématie aux psychologues dans l'analyse des comportements et des conduites humaines. Pour se construire, la sociologie a dû partir d'un postulat : toute explication psychologique des phénomènes sociaux est

fausse. Cela ne veut pas dire que toute explication sociologique des phénomènes affectifs et psychologiques soit fausse.

Il n'y a pas de réciprocité entre les deux disciplines dans la mesure où des influences, des correspondances, des déterminations existent entre le social et le psychisme, sans pour autant être « équivalentes ». De même que certains aspects de la biologie et de la neurophysiologie déterminent le mental (dans le cas du mongolisme, par exemple, et peut-être également de la psychose), le contexte social conditionne le fonctionnement psychique : l'accès au langage dépend du niveau culturel du groupe social ; il n'y a pas de désir d'être qui ne se réalise dans des désirs de manière d'être ; les goûts et les inclinaisons sont en permanence surdéterminés par le contexte social dans lequel ils s'inscrivent, etc.

Le psychisme est une « réalité » secondaire qui se construit.

16

Il ne préexiste pas à l'individu, et encore moins à la personne (Élias, 1991). L'homme est d'abord une larve mammifère, avant de se constituer psychologiquement. Le biologique et le social préexistent au psychisme. Si donc il y a des influences réciproques entre le biologique, le social et le psychologique, il n'y a pas pour autant symétrie et équivalence. Les influences du biologique et du social sont basiques et antérieures. Les effets en retour du psychisme sur le biologique et le social sont secondaires, rétroactifs et postérieurs.

Nous avons là des effets de récursivité (Morin, 1990), dans la mesure où ce qui, au départ, est un produit devient à son tour producteur de ce qui l'a produit. Si l'on peut considérer que le psychisme est d'abord une production biologique et sociale, une fois constitué, le système psychique devient à son tour producteur de social et influence le fonctionnement biologique à travers les mécanismes psychosomatiques.

Le cœur et la raison « sociale »

Ces déterminations multiples et croisées apparaissent très clairement lorsqu'on analyse les choix amoureux. Alain Girard note, dans un article de l'*Encyclopedia Universalis* de 1974 sur la sociologie du mariage : « la liberté de l'indi-

vidu, ou encore sa marge de liberté dans ses démarches les plus intimes et les plus personnelles, restent enserrées de toute part, aujourd'hui comme hier, dans un réseau étroit de probabilité et de déterminisme qui pousse moins encore à choisir qu'à trouver un conjoint qui lui soit aussi proche que possible ». Dans son livre *Le Choix du conjoint* (1964), il constate que les probabilités sont élevées qu'une fille de paysan épouse un paysan, qu'une fille de cadre épouse un cadre, qu'une fille d'ouvrier épouse un ouvrier et qu'une fille de fonctionnaire épouse un fonctionnaire. Les travaux sur l'homogamie sociale (Thélot, 1982 ; Bozon, 1991) montrent, à partir d'analyses statistiques, que les hommes et les femmes ont tendance à se choisir un partenaire socialement proche, c'est-à-dire en proximité de position par rapport à leurs propres parents.

Ces analyses des choix amoureux constatent l'homogamie et mettent en évidence un certain nombre de déterminations et de faits explicatifs : stratégies familiales, lieux de rencontre, communauté d'habitus, équivalence des systèmes d'aspirations etc.

De là à dire que les femmes épouseront leur père par statut professionnel interposé, il n'y a qu'un pas, et cela nous amène à saisir l'articulation entre ce qu'il en est du désir, et donc du fonctionnement psychique, et ce qu'il en est des « objets » sur lesquels les désirs se portent, et donc du fonctionnement social.

Ainsi, « l'amour n'est pas aveugle et bien que le cœur ait ses raisons, il ignore rarement la raison sociale de celui ou de celle pour [qui] il bat » (Bonetti, 1982). C'est la raison pour laquelle nous avons parlé d'*œdipe sociologique* (Gaulejac, 1984), pour mieux saisir cette articulation entre la sociolo-

gie du mariage et la psychanalyse, afin de comprendre comment les enjeux œdipiens et les processus d'identification interviennent dans les relations affectives, en général, et plus particulièrement dans les choix d'objets amoureux.



L'articulation social-psychique

On peut ainsi considérer que l'œdipe est un complexe socio-sexuel (Gaulejac, 1987) au sens où les conflits œdipiens mêlent des enjeux affectifs, familiaux et sociaux. Le mythe œdipien décrit des désirs inconscients mais aussi une lutte de Laïos pour conserver son trône. Les histoires d'héritage mêlent inextricablement des histoires d'argent et des histoires d'amour. La rivalité, la jalousie, l'admiration, l'ambition, l'humiliation, la culpabilité, l'estime de soi... tous ces affects mêlent le conscient et l'inconscient, le psychique et le social, l'affectif et le pouvoir, des enjeux narcissiques et des problèmes de statut social.

Les phénomènes de transmission, de reproduction, de construction de l'identité sont des processus complexes, à l'articulation des processus sociaux et des processus psychiques. Ce sont les mécanismes d'articulation qu'il nous faut comprendre.

Ainsi, dans *Femmes au singulier* (Gaulejac et Aubert, 1990), nous avons montré en quoi l'ins-

tallation durable dans la monoparentalité était la conséquence de trois éléments articulés entre eux : la transformation des structures familiales, des trajectoires socio-professionnelles particulières, et une problématique œdipienne spécifique. Chacun de ces facteurs serait en lui-même insuffisant pour expliquer le phénomène : c'est la combinaison entre ces différents éléments qui est réellement explicative.

Principes de l'analyse socio-clinique

Une telle approche a des conséquences théoriques, méthodologiques et pratiques. Nous nous référons, en particulier, aux principes de « l'analyse dialectique » tels que M. Pagès a pu les énoncer dans différents ouvrages (voir notamment Pagès, 1986, et Pagès et autres, 1979). Ces principes sont au cœur de la sociologie clinique.

— Le pluralisme causal : les conduites humaines sont conditionnées par une multiplicité de déterminations, sans que l'on puisse dégager une instance ultime qui serait la clef explicative de l'ensemble. Selon J. Freund, « le pluralisme causal implique que tout fait social dépend d'une multitude de causes dont on ne peut jamais énumérer la totalité, et qui peut être à la fois conditionnée et conditionnant, sans qu'il existe une cause fondamentale en dernière instance ».

— La problématisation multiple : l'analyse des déterminations multiples et croisées conduit à abandonner l'idée de construire une métathéorie du social permettant de saisir la totalité des faits sociaux. Toute théorie se construit à partir de principes explicatifs de base (la lutte des classes, l'inconscient, la stratégie de l'acteur, l'émergence d'un système, l'incorporation d'habitus...). Ces princi-

pes fonctionnent à la manière d'axiomes qui s'imposent comme moteurs de la pensée, comme fondements de la théorie et qui, à ce titre, ne peuvent être contestés, sous peine d'effondrement de celle-ci : soit on accepte l'axiome et on se trouve pris dans la théorie, soit on le récuse et on se trouve en dehors. Les notions de problématisation multiple et d'autonomie relative (Pagès, 1986) permettent de sortir de cette alternative. Il s'agit d'une démarche multipolaire qui consiste à croiser les apports d'approches différentes, à adopter plusieurs perspectives, à éclairer les domaines étudiés en partant de problématiques fondées sur plusieurs théories.

— L'autonomie relative : chaque phénomène obéit à des lois spécifiques et à des mécanismes particuliers. Ainsi, l'appareil psychique a une logique interne de fonctionnement qui lui est propre et qui est différente de celle qui régit un appareil de production économique ou un système familial : ce sont des registres différents dont le fonctionnement obéit à des lois particulières, autonomes les unes par rapport aux autres. Mais cette autonomie est relative. La société ou la famille canalisent les désirs, imposent des interdits, proposent des idéaux collectifs, des modèles d'identification, des systèmes de valeurs et de normes... Autant d'éléments qui influencent la psychologie consciente et inconsciente de leurs membres. Inversement, les individus contribuent à produire des systèmes sociaux et des systèmes familiaux qui répondent à leurs aspirations et sont en concordance avec leur personnalité.

— La réciprocité des influences : c'est en effet la combinaison de ces différents registres et l'analyse de leur articulation qui est vraiment explicative. Il y a réci-

procité des influences lorsque les éléments s'articulent entre eux dans un sens de complémentarité dialectique ; Gurvitch (1962) parle ainsi de « contraires se complétant au sein d'un ensemble par un double mouvement qui consiste à croître et à s'intensifier tantôt dans la même direction, tantôt dans des directions opposées grâce au jeu des compensations ».

— La causalité dialectique : la réciprocité des influences s'effectue selon un double principe d'interactivité et de récursivité. L'interactivité nous renvoie à la notion de système comme ensemble d'éléments interdépendants liés entre eux par des relations telles que, si l'une est modifiée, les autres le sont aussi, et par conséquent l'ensemble est modifié. Du point de vue systémique, ce sont les relations qui sont déterminantes plutôt que la nature des différents composants du système. Les phénomènes de récursivité interviennent en permanence dans les relations entre un individu et la société. Si l'on considère que l'individu est produit par la société, on ne peut oublier qu'à son tour il devient producteur de ce qui l'a produit ; c'est dire que les individus, individuellement et collectivement, contribuent en permanence à produire la société qui les a produits. On ne peut donc dissocier l'analyse de la société et l'analyse des individus qui la composent. Les hommes produisent des sociétés pour s'autoreproduire. Les processus anthropomiques (Bertaux, 1977) qui caractérisent la production sociale des individus et leur distribution dans l'espace social sont des processus récursifs. On ne peut donc analyser la société et les individus comme deux entités séparées. Il en va de même pour les organisations, qui doivent être analysées comme des systèmes sociomenteaux (Pagès et autres, 1979), producteurs de

biens, de savoirs, de langages, mais également d'imaginaires, de fantasmes, d'affects, de souffrances, de plaisirs et de conflits.

Ce sont ces articulations, au carrefour du subjectif et de l'objectif, du psychique et du social, du concret et de l'abstrait, du pouvoir et du désir, qui sont l'objet de la socio-clinique. Il s'agit d'appréhender la réalité en combinant l'analyse objective et la prise en compte de la subjectivité des acteurs. Il y a une complémentarité fondamentale entre le psychisme individuel et les structures sociales qui oblige à sortir des cloisonnements et des oppositions entre individuel et collectif, sujet et objet, champ social et champ affectif. Comme l'avait en son temps souligné C. Lévi-Strauss (1968), le mental et le social se confondent, que ce soit dans la société, dans les institutions, dans les organisations, dans la famille ou pour tout phénomène qui implique l'humain.

Pour saisir cette dynamique complexe des processus qui régissent les rapports entre le mental et le social, la sociologie clinique est une démarche à la fois sociopsychologique, visant à analyser comment des facteurs et des transformations sociostructurelles conditionnent les attitudes et les comportements des individus, et psychosociologique, qui analyse la façon dont un sujet

intervient en tant qu'acteur et invente des pratiques pour affronter des conflits et faire face aux situations sociales qu'il rencontre.

Nous avons appliqué ces différents principes dans des recherches précédentes, pour analyser les conflits d'identité liés à des changements de classe sociale (Gaulejac, 1987), les pratiques de management dans des entreprises multinationales (Pagès et autres, 1979 ; Aubert et de Gaulejac, 1991), les politiques d'aide sociale à l'enfance (De l'assistance publique aux assistantes maternelles, 1981). Actuellement, nous poursuivons une recherche sur la honte, en particulier dans ses rapports avec la pauvreté, afin de mieux comprendre les répercussions existentielles des violences humiliantes subies par les groupes dominés dans les sociétés développées (voir à ce sujet Gaulejac, 1989).



Conséquences méthodologiques

Sur le plan méthodologique, cette perspective confronte à un certain nombre de problèmes. Il faut en effet :

— produire des méthodes qui permettent à la fois de saisir le poids des déterminismes sociaux dans les conduites humaines, de décrire l'évolution des systèmes sociaux et de prendre en compte la singularité du travail psychique,

qui explique pourquoi ces déterminations agissent de façon différente selon les individus ;

— concilier la méthode des cas et la possibilité de généraliser des hypothèses à partir d'échantillons suffisamment représentatifs pour autoriser une globalisation ;

— éviter le double piège du vécu sans concept et du concept sans vie, selon l'heureuse expression d'Henri Lefebvre.

Un premier aspect de ce piège consiste à s'immerger dans le vécu, le ressenti, l'expérience personnelle, comme si celle-ci pouvait trouver son sens en elle-même. Une conduite, une attitude n'ont pas d'autonomie par rapport aux conditions qui les produisent, c'est-à-dire au système de relations dans lequel elles s'inscrivent. Penser que le savoir sur l'homme pourrait être infus, surgir de l'intérieur, de son vécu, c'est tomber dans l'illusion empiriste, qui cherche le sens des actes dans la conscience de l'acteur et assimile le réel à la perception subjective de celui-ci, ou dans l'illusion biographique (Bourdieu), selon laquelle un sujet qui raconte son histoire pourrait magiquement en déceler le sens. La plongée dans « le vécu » permet de produire des représentations et d'explicitier le rapport imaginaire qu'entretient chaque individu à ses conditions concrètes d'existence (Althusser). L'analyse de ces conditions est donc indispensable pour comprendre « le vécu », et c'est pour guider cette analyse que la théorie est nécessaire.

À l'inverse, le piège du concept sans vie consiste à s'immerger dans le théorique, dans le savoir « pur », dans des constructions intellectuelles. On tombe alors dans l'illusion positiviste, qui réduit le réel à l'étude des déterminations statistiques, des probabilités et des régularités objectives auxquelles obéissent les conduites

humaines. Les constructions théoriques ne produisent du sens que dans la mesure où elles permettent de rendre compte, d'expliquer, de comprendre ce qui est vécu.

La méthodologie des récits de vie est un support privilégié pour résoudre ces différents problèmes, à condition que l'on trouve des dispositifs qui permettent :

— de travailler dans la synchronie, pour mettre l'histoire individuelle en perspective, la situer dans le contexte social où elle s'inscrit, et dans la diachronie, en considérant l'individu comme le produit d'une histoire personnelle, familiale et sociale ;

— d'adopter une perspective dynamique : si l'individu est le produit d'une histoire, il est également agent d'historicité, c'est-à-dire producteur de cette histoire, non dans la toute-puissance du sujet, mais dans une tentative renouvelée en permanence d'en influencer le déroulement ;

— d'articuler l'individuel et le collectif en construisant des dispositifs qui permettent simultanément l'approfondissement du vécu individuel et la mise en perspective de chaque récit individuel ou personnel avec d'autres récits produits par des personnes partageant les mêmes conditions sociales d'existence.

Les groupes d'implication et de recherche

C'est ce type de travail que nous proposons dans des séminaires sur différents thèmes : roman familial et trajectoire sociale, histoires d'argent, roman amoureux et trajectoire sociale, émotions et histoire de vie.

Il s'agit d'explorer en quoi l'histoire individuelle est socialement déterminée. Ces séminaires permettent aux participants de comprendre qu'ils sont le produit d'une histoire dont ils cherchent à deve-

nir les sujets, en explorant les différents éléments qui ont contribué à façonner leur personnalité. L'hypothèse de base est que l'histoire personnelle est le produit de facteurs psychologiques, sociaux, idéologiques et culturels dont nous nous efforçons de saisir l'interaction.

Il s'agit à la fois d'un travail cognitif, qui vise à la compréhension de processus, à la production d'hypothèses explicatives, à l'analyse de mécanismes, et d'un travail d'implication où est en jeu l'histoire personnelle, familiale et sociale de chaque participant. Le matériel produit collectivement dépend donc de l'implication de chaque participant, c'est-à-dire de sa capacité et de son désir de plonger dans son passé pour mettre au jour les facteurs structurants de son histoire.

Le dispositif méthodologique est organisé de façon à favoriser cette implication personnelle :

— par l'utilisation de supports qui facilitent l'exploration, la réécriture et l'émergence de l'histoire des participants ;

— par la fluidité de la parole, dans la mesure où chacun est invité à s'autoriser à dire ou à ne pas dire et à accepter qu'il en soit ainsi pour les autres ;

— par la transversalité du travail, qui permet un approfondissement collectif des trajectoires individuelles, chaque histoire entrant en résonance avec les autres.

Parallèlement à « cette recherche du temps passé » se mettent en place les éléments théoriques qui permettent, au delà des expériences individuelles, de rendre compte des mécanismes qui sont à l'œuvre : l'objectif est de produire collectivement des hypothèses explicatives et de proposer une problématique qui donne du sens et guide le décryptage des matériaux présentés. Les hypothèses

servent d'abord de clef explicative pour comprendre tel phénomène se rapportant à telle personne en particulier. Elles n'acquiescent le statut d'hypothèses théoriques qu'à partir du moment où leur pertinence sur une histoire singulière se retrouve sur les autres. Peu à peu, « le personnel » se décante pour laisser apparaître des processus généraux qui sont à l'œuvre dans chaque histoire individuelle et en structurent le déroulement.

Notre objectif méthodologique consiste donc à créer les conditions d'un double mouvement de distanciation et d'implication à chaque étape du travail. La distanciation permet à l'individu d'objectiver sa propre histoire en la situant par rapport à l'évolution des rapports sociaux. Cette démarche relativise le caractère singulier de l'histoire personnelle et montre en quoi elle est le produit d'évolutions qui traversent l'ensemble des membres d'une classe sociale, d'une culture, d'une époque. Mais le travail ne serait pas complet si cette analyse ne s'enracinait pas dans l'expérience subjective de chacun. L'implication individuelle conduit chaque participant à discuter les hypothèses, à en proposer d'autres, à les enrichir ou à les contredire, permettant une interaction constante et dialectique entre objectivité et subjectivité, entre phénomènes collectifs et phénomènes individuels, entre le social et le psychique.

À la déconstruction d'une histoire, qu'opère sa mise à plat à un moment donné, correspond une reconstruction à partir du repérage des différentes déterminations sociohistoriques qui l'ont produite.

Nous sommes bien là au cœur du projet de la sociologie clinique : si la sociologie consiste à étudier des phénomènes sociaux comme des choses, elle ne doit pas pour

autant oublier que l'appréhension subjective fait partie des choses à étudier en tant que telles ; qu'il ne peut y avoir d'accès à la réalité en dehors de l'expérience concrète, quoique subjective, d'un individu concret ; et que la preuve du social ne peut être que mentale. On ne peut saisir le sens et la fonction d'un fait humain qu'à travers une expérience vécue, son incidence sur une conscience individuelle et la parole qui permet d'en rendre compte : « toute interprétation valable doit faire coïncider l'objectivité de l'analyse historique ou comparative avec la subjectivité de l'expérience vécue » (Lévi-Strauss, 1968 : XXVI).

Il est temps d'abandonner les cloisonnements académi-co-disciplinaires lorsqu'ils produisent des rigidités intellectuelles qui nous empêchent de penser. La sociologie n'a plus besoin de se construire contre le vécu, au risque de perdre sa spécificité. Bien au contraire, c'est dans sa capacité de rendre compte de l'existen-tiel, de l'affectif, du personnel, qu'elle peut opérer un travail de déconstruction-reconstruction qui semble actuellement nécessaire pour mieux comprendre la complexité des rapports socioaffectifs.

Vincent de Gaulejac
Laboratoire de changement social
Université Paris 7

Bibliographie

- AUBERT, Nicole, et Vincent de GAULE-JAC. 1991. *Le Coût de l'excellence*. Paris, Seuil.
- BAUDRILLARD, J. 1968. *Le Système des objets*. Paris, Gallimard.
- BERTAUX, D. 1977. *Destins personnels et structure de classe*. Paris, PUF.
- BONETTI, M. 1982. *Trajectoire sociale et stratégies matrimoniales*. Le Groupe familial, 96.
- BOURDIEU, P. 1979. *La Distinction, Critique sociale du jugement*. Paris, Éd. de Minuit.
- BOZON, M. 1991. « Le choix du conjoint », dans François de SINGLY et autres, éd. *La Famille : l'état des savoirs*. Paris, La Découverte.
- ÉLIAS, N. 1991 [1939]. *La Société des individus*. Paris, Fayard.
- GAULEJAC, V. de. 1983a. « L'héritage », *Connexions*, 41.
- GAULEJAC, V. de. 1983b. « Irréductible psychique, irréductible social », *Bulletin de psychologie*, 36, 360.
- GAULEJAC, V. de. 1984. « Trois hypothèses sur l'amour et la sociologie », *Dialogue*, 83.
- GAULEJAC, V. de. 1987. *La Névrose de classe*. Paris, Hommes et groupes.
- GAULEJAC, V. de. 1989. « Honte et pauvreté », *Santé mentale au Québec*, 14, 2.
- GAULEJAC, V. de, en collaboration avec N. AUBERT. 1990. *Femmes au singulier*. Paris, Klincksieck.
- GIRARD, A. 1964. *Le Choix du conjoint*. Paris, INED-PUF.
- GURVITCH, G. 1962. *Dialectique et sociologie*. Paris, Flammarion.
- LÉVI-STRAUSS, C. 1968. « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », dans *Sociologie et anthropologie, Marcel Mauss*. Paris, PUF.
- MORIN, E. 1990. *Introduction à la pensée complexe*. Paris, ESF.
- MOSCOVICI, S. 1988. *La Machine à faire des dieux*. Paris, Fayard.
- PAGÈS, M. 1986. *Trace ou sens. Le système émotionnel*. Paris, Hommes et groupes.
- PAGÈS, M. 1990. « L'analyse dialectique : proposition », *Psychologie clinique*, 3.
- PAGÈS, M., en collaboration avec M. BONETTI, D. DESCENDRE et V. de GAULEJAC. 1979. *L'Emprise de l'organisation*. Paris, PUF.
- THÉLOT, C. 1982. *Tel père tel fils*. Paris, Dunod.